Asticou

Photo : Armour Landry, d'après un tableau de Joseph Saint-Charles, Château de Ramezay, Montréal

JOS. MONTFERRAND (1802-1864)

Cahier n° 3
de la
SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC
Musée de l'Outaouais
Parc Jacques-Cartier
C.P. 7
Hull (Québec)

Juillet 1969

Asticou

Organe de la Société historique de l'ouest du Québec

Directeur : M. Augustin Potvin, président de la SHOQ et administrateur du Musée de l'Outaouais, 42, rue Cinq-Mars, Hull (Québec), 771-5797.

Rédacteur en chef : M. Jacques Gouin, vice-président de la SHOQ et conservateur du Musée de l'Outaouais, 59, rue Pharand, Hull (Québec), 771-2987.

Sommaire

1. —L'ouest du Québec à la croisée des chemins ! . . .
Augustin Potvin 3

2. —Jos. Montferrand : histoire, légende et symbole . . .
Jacques Gouin 5

3. —Quelques noms français dans l'histoire de Chicago et du Middle-West — Jean-Paul Trudel 10

4. —Hommage aux traducteurs de la région Hull-Ottawa, d'après un document inédit — Louis-Joseph Chagnon 19

5. —Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec — La Rédaction 21

6. —Notes, nouvelles et projets — La Rédaction 22

Conseil de la SHOQ

Président : Augustin Potvin; vice-président : Jacques Gouin; secrétaire : Mme René Ménard; trésorier : Me René-L. Ménard; conseillers : Mme Rita Laplaine, Mlle Lucie Béliveau, MM. Jacques Paris, Guillaume Dunn et Ludger Lemiex.

. . . à partir du moment où l'homme prend conscience de son hérédité historique, . . . il devient libre de juger cet héritage, de l'accepter ou de le refuser et, dans ce cas, d'orienter son action en vue de transformer la situation reçue.

Henri-Irénée Marrou, **Le métier d'historien.**

L'OUEST DU QUÉBEC À LA CROISÉE DES CHEMINS !

Il me paraît normal qu'une société comme la nôtre, qui entend à la fois scruter l'histoire régionale et en tirer des principes d'orientation, se préoccupe au plus haut point de l'évolution et de l'avenir du milieu où elle exerce son activité. Cela est d'autant plus normal que les grands projets dont viennent de nous faire part Québec et Ottawa indiquent, à n'en pas douter, que notre région et, en particulier, sa métropole en sont arrivées à la croisée des chemins.

La province et nous

Dans tout le branle-bas qui s'annonce, il n'est pas question, semble-t-il, de nous détacher du Québec pour nous incorporer dans un district fédéral. Je m'en réjouis fort, persuadé que l'heure n'est pas à l'assimilation mais à la collaboration. Il est heureux que le gouvernement québécois ait décidé de construire chez nous un vaste édifice pour y loger ses services. Il est significatif aussi que la province s'apprête à établir un gouvernement régional groupant 32 municipalités du nord de l'Outaouais. Quel que soit le parti au pouvoir, il importe que le gouvernement du Québec fasse de plus en plus sentir sa présence et son prestige sur notre territoire. Dans la province voisine, le gouvernement ontarien participe activement et depuis longtemps à l'essor d'Ottawa et tout indique que, advenant un partage de ressources et d'autorité, il veillera à ce que l'ancienne Bytown, qui a déjà reçu, en peu d'années, 350 millions de sources fédérales, ait encore sa forte part du gâteau.

Nos municipalités

Quant aux municipalités de la rive nord de l'Outaouais, elles ont fait quelques pas chancelants vers la création d'un gouvernement régional. Il semble bien que Québec veuille hâter les choses, car le temps presse. Pourquoi faudrait-il retarder l'aménagement de services communs qui s'imposeront tôt ou tard ?

Notre visage français

Un échevin anglophone d'Ottawa qui ne s'est jamais fait remarquer jusqu'ici par ses interventions francophiles se demande si, avec l'avènement d'édifices fédéraux dans ses murs, notre ville ne perdra pas son caractère bien français. C'est une sollicitude qui nous touche, même si notre visage français est loin d'être immaculé. Il est vrai que les francophones forment 95 ou 96 p. 100 de la population de la métropole de l'ouest du Québec. A cet égard, nous sommes plus français que Montréal et aussi français que la plupart des grandes villes du Québec. Il est vrai que le français est la langue courante du conseil municipal. Mais notre visage extérieur,— nos affiches routières, commerciales et industrielles, par exemple,— sont plus bilingues que celui de l'Ottawa municipal. Dans nos grandes usines urbaines, la langue d'usage est l'anglais. Et il en est de même dans d'autres municipalités de l'ouest du Québec.

Souvent, pas loin de nous, certains conseils municipaux tiennent leurs réunions presque exclusivement en anglais. Il est des stations de ski et des terrains de golf où le français est traité en langue étrangère (sauf peut-être lorsqu'il s'agit d'indiquer les salles d'aisance). Je ne veux pas entrer dans tous les détails, car je me ferais traiter de fanatique, d'anglophobe, alors que je dis tout simplement une partie de la vérité. A certains égards, donc, nous vivons en porte-à-faux, moins sans doute que les Franco-Ontariens et les Canadiens français des autres provinces mais sûrement plus que les autres francophones du Québec. Il reste que dans cette partie du Québec où nous formons quelque 85 p. 100 de la population, nous voulons nous épanouir pleinement sans renoncer à notre culture et à notre allégeance provinciale, sans étouffer non plus les gens des autres cultures qui acceptent notre francophonie.

Le gouvernement fédéral

Nous ne saurions rester insensibles au vaste programme de développement que le gouvernement fédéral se propose d'entreprendre sur la rive nord de l'Outaouais. Face aux réalités de l'heure et aux enseignements de l'histoire, nous nous devons d'analyser avec soin ce que nous réserve l'avenir, car d'ici peu notre mode de vie pourra subir, en matière administrative, culturelle, économique et sociale, de profondes transformations.

Il est bien sûr que des investissements de 200 millions et l'établissement éventuel de 35,000 fonctionnaires dans la ville de Hull donneraient à l'économie régionale une impulsion considérable. Souhaitons sans partisanerie que les initiatives de certains ministres fédéraux pour rétablir l'équilibre entre la rive sud et la rive nord de la Grande Rivière soient couronnés d'un plein succès.

Mais tout cet effort économique ne vaudra vraiment pour les francophones de l'ouest du Québec, comme d'ailleurs pour ceux de l'Ontario, que s'il leur permet de vivre pleinement leur vie, de penser, d'étudier, de créer et de travailler dans leur langue, au bureau, à l'usine, dans le commerce, dans les conseils municipaux, dans les loisirs et les sports. Il ne s'agit pas de bouder l'anglais ni de le mépriser, mais bien d'éviter, dans la conjoncture nouvelle qui s'annonce, que le français ne devienne une simple langue de traduction, comme elle l'est encore dans trop de milieux soi-disant bilingues. Il s'agit de faire en sorte que dans les administrations de tous ordres, les rapports, les communiqués, les documents, les discours importants puissent être conçus en français ou bien, à l'occasion, adaptés avec une liberté qui en éliminera les lourdeurs ou les ambiguïtés, tout en respectant la pensée des auteurs. Il s'agit de garder à notre ville et à l'ensemble de la région son caractère propre, pour le plus grand plaisir des touristes et de tous ceux qui acceptent volontiers le fait français.

N'est-ce pas là un premier pas essentiel vers le « vivre ensemble », dans le respect de nos origines et de l'évolution historique de l'ouest du Québec ?

AUGUSTIN POTVIN

JOS. MONTFERRAND

Histoire, légende et symbole

A l'occasion du 3e Festival annuel des Raftsmen et de l'ouverture récente de la Taverne des Raftsmen, à Hull, nous avons cru opportun et utile de rappeler la mémoire d'un personnage à la fois historique, légendaire et symbolique de notre région outaouaise. Il s'agit, bien sûr, de Jos. Montferrand. Nous disons bien un personnage, —dans l'ordre,— « historique », « légendaire » et « symbolique », car certains semblent se demander encore si Jos. Montferrand a bel et bien existé; d'autres ne voient en lui qu'une figure légendaire; d'autres enfin s'interrogent sérieusement sur sa résonance symbolique.

Examinons donc, dans l'ordre, les faits historiques d'abord. La source la plus sûre, à cet égard, semble être l'ouvrage de Benjamin Sulte, publié en 1924 *. D'après Sulte, le premier ancêtre au Canada de Joseph Montferrand aurait été François Favre dit Montferrand, soldat de l'armée de Lévis, né en 1715 à Montferrand, dans le diocèse de Lannoy, en Flandre. Établi d'abord à l'île Dupas, François Favre dit Montferrand s'installa bientôt à Montréal où il ouvrit une salle d'escrime très fréquentée.

Une première légende rapporte que, le 1er janvier 1776, à l'Hôtel des Trois-Rois, lors d'une querelle entre soldats américains et François Favre, celui-ci fit maison nette, augurant ainsi de la bonne façon la carrière de son petit-fils.

En 1760, François Favre dit Montferrand se mariait à Sorel, à l'âge de quarante-cinq ans. Un fils, François-Joseph, naissait en 1772. En 1788, ce fils s'engageait dans la Compagnie du Nord-Ouest, alors rivale de la Hudson Bay Company. Il amassa une fortune assez rondelette qui lui permit de finir ses jours dans l'aisance.

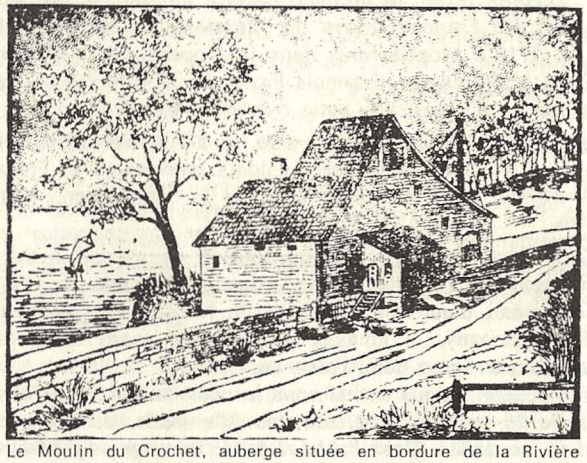
Son fils Joseph, mieux connu sous le nom de Jos. Montferrand, naquit à Montréal le 25 octobre 1802, rue des Allemands, dans une maison qui fut incendiée en 1852. C'est l'abbé J.-L.-M. Sauvage, du Séminaire Saint-Sulpice, qui lui fit faire sa première communion. Jos. Montferrand fut élevé dans le faubourg Saint-Laurent, à deux pas du **Fort-Tuyau** et du **Coin-Flambant,** deux tavernes situées à l'angle des rues Lagauchetière et Cadieux, où, vers 1820, l'on se battait souvent à la boxe. Jos. Montferrand fut d'abord charretier. En 1823, un an après la mort de sa mère, il entrait au service de la Compagnie du Nord-Ouest, qui venait enfin de se joindre à la Hudson Bay Company, après des années de rivalité, ponctuées souvent d'échauffourées sanglantes. En 1827, à l'âge de 25 ans, Jos. Montferrand quittait la Compagnie du Nord-Ouest pour entrer au service de Joseph Moore, qui exploitait alors des coupes de bois sur la rivière du Nord; il fut conducteur en chef pendant deux ans. En 1829, il passait au service de MM. Bowman et McGill, riches marchands de bois. Ce fut son premier voyage en haut de l'Outaouais, où il devait désormais régner en maître pendant trente ans, et où il sera « conducteur d'hommes, défenseur des siens et redresseur de torts ». (E.-Z. Massicotte, **Les athlètes canadiens.)**

---

* **Mélanges historiques,** vol. 12, Études éparses et inédites, compilées et annotées par Gérard Malchelosse, G. Ducharme, Libraire-Éditeur, 100 p.

Voici comment Sulte décrit la scène qui attendait Jos. Montferrand dans la région outaouaise : « Un champ de combat, vaste et curieux à étudier, c'était la vallée de l'Ottawa, de 1806 à 1850 [1806, année où le premier radeau descendit l'Outaouais]. Montferrand l'a parcouru en dominateur et son histoire est intimement liée à cette région du pays. De Montréal à Hull, ... les habitations étaient clairsemées ... le droit du plus fort prévalait partout ... en peu d'années, il devint le protecteur attitré des Canadiens [français] de l'Ottawa. »

Avant d'évoquer les exploits de notre héros, exploits qui ressortissent le plus souvent à la légende qu'à l'histoire, examinons le portrait physique et moral de Jos. Montferrand, tel que nous l'a laissé Sulte : « La beauté de sa figure, l'aimable expression de ses traits, la grâce de toute sa personne, la jovialité de sa conversation en faisaient l'un des hommes les plus captivants et les plus polis de l'époque, mais il parlait toujours avec hauteur et mépris de ceux qui tentaient de se faire une renommée par des bravades. »

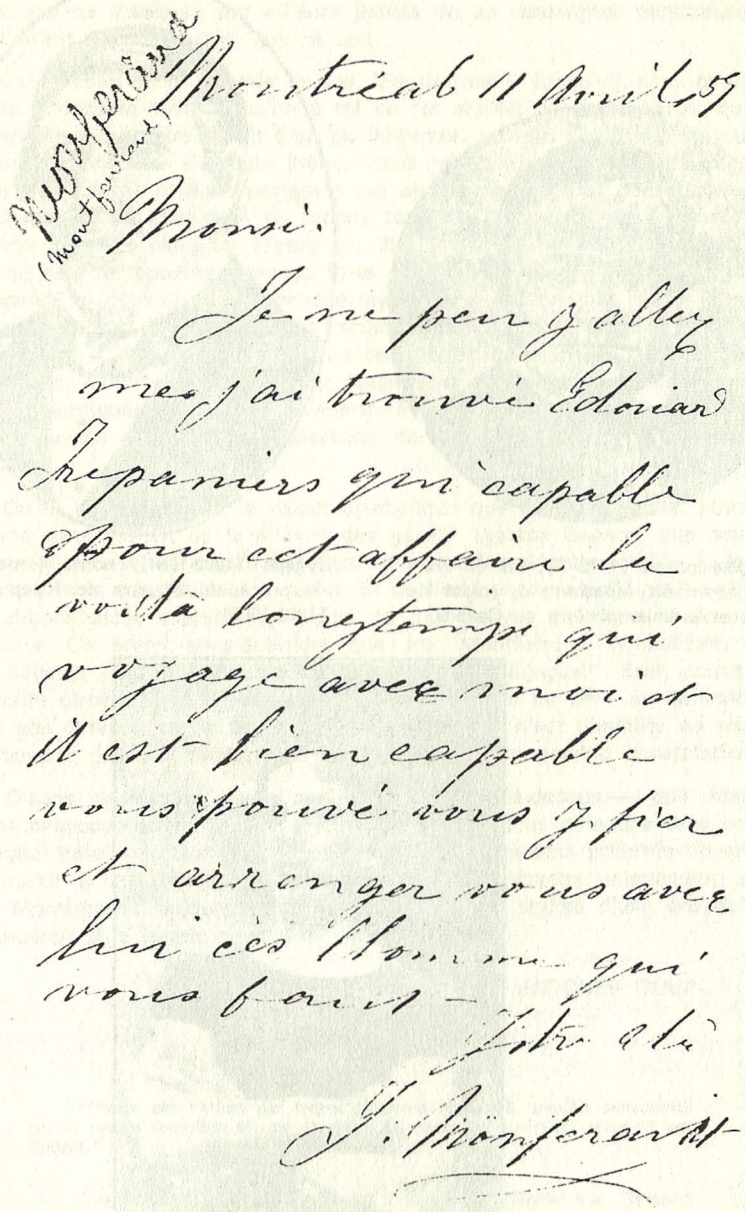


Le Moulin du Crochet, auberge située en bordure de la Rivière des Prairies, souvent fréquentée par les voyageurs d'autrefois, dont Jos. Montferrand qui, dit-on, y aurait laissé sa trace légendaire. Photo : J.-Raymond Denault.

Haut de 6 pieds et 4 pouces, Jos. Montferrand avait, rapporte Sulte, de grands yeux bleus, les cheveux blond foncé, le teint clair et les joues rosées. « Danseur incomparable, précise Sulte, un peu poseur comme tous les beaux garçons ... A table, gai et poli, à la mode des anciens seigneurs. » Sulte conclut : « La postérité se tromperait grandement si elle en faisait un hercule mal dégrossi, avide de luttes et rude envers les autres comme il l'était parfois pour lui-même ... Il y avait un fonds de chevalerie dans son coeur et dans son imagination. Au Moyen âge, il eût porté la lance et la hache d'armes avec éclat, pour Dieu, sa dame et son roi. »

Jos. Montferrand épousa Esther Bertrand en 1862, dont il eut un seul fils, Joseph-Louis, qui naquit après sa mort. Celui-ci épousa Agnès Fournier en 1884, et mourut en 1896 à 31 ans. Des neuf enfants de celui-ci, l'aîné, Joseph, baptisé en 1885, « ... fut un lutteur bien musclé, courageux et habile, qui obtint quelque notorité vers 1905 » (E.-Z. Massicotte, **Les athlètes canadiens.**)

Lettre autographe de Jos. Montferrand



Montréal 11 Avril 57

Mon ami.

Je me peu y aller
mes j'ai trouvé Edouard
Lepanier qui capable
pour cet affaire le
voilà longtemps qui
voyage avec moi et
il est bien capable
vous pouvé vous y fier
et arranger vous avec
lui ces l'homme qui
vous faut —

Votre ami

J. Montferrand

Photo : Archives du Québec

QUATRE GÉNÉRATIONS DE MONTFERRAND AU CANADA

François-Joseph (1772-?), fils de François Favre dit Montferrand, soldat de Lévis et premier ancêtre au Canada.

Joseph (1802-1864), notre héros, fils du précédent et père de Joseph-Louis (1864-1896)

Joseph, fils de Joseph-Louis et petits-fils de Jos. (1885-?)

Photo : J.-Raymond Denault.

Jos. Montferrand mourrut le 4 octobre 1864, au 212 de la rue Sanguinet, à Montréal, dans une maison dont il était propriétaire.

Voilà pour les faits, dans la mesure où l'on peut croire Benjamin Sulte, qui ne manquait par ailleurs jamais de se renseigner minutieusement avant d'affirmer quoi que ce soit.

Qu'en est-il de la légende de Jos. Montferrand ? Jusqu'ici, nous avons écarté à dessein toute allusion à tel ou tel exploit de notre héros, que l'imagination populaire aurait bien pu déformer, grossir, amplifier, ou tout simplement inventer de toute pièce. Nous laissons ces détails aux amateurs d'anecdotes et aux sportsmen qui aiment se raconter des histoires de chasse et de pêche. A ce propos toutefois, rappelons ce qu'écrivait Lysiane Gagnon, dans **La Presse** du 29 janvier 1966 : « ... Jos. Montferrand fut, de tous les hommes forts du Canada, le seul à entrer dans la légende, à devenir un personnage mythique. » Il fit même l'objet d'une pièce de théâtre, en 1903, par un certain Louis Guyon. C'est tout dire, et c'est assez. C'est en ce sens qu'on doit parler, selon nous, de la légende de Jos. Montferrand, sans pour autant nier son existence ni ses qualités authentiques de coeur et d'esprit. Évidemment, puisqu'il y a encore des gens qui doutent de l'existence de Napoléon Bonaparte ... mais passons !

Qu'en est-il enfin de la valeur symbolique que représente Jos. Montferrand dans l'esprit de la plupart des gens ? Lysiane Gagnon, que nous citions plus haut, écrit qu'à l'époque où vivait Jos. Montferrand « ... les hommes forts constituaient ... un motif de fierté pour un petit peuple que les circonstances avaient dépossédé de tout pouvoir politique et économique. » Ce serait sous-entendre que Jos. Montferrand symbolisait, à son époque, l'asservissement collectif qui nous subjuguait. Bref, comme en toute circonstance analogue d'ailleurs, quand on ne peut se défendre avec son cerveau, on le fait avec ses poings. Ce n'est diminuer en rien le souvenir de Jos. Montferrand que de faire cette pénible constatation.

Disons seulement, —et nous terminerons là-dessus,— que nous avons beaucoup mieux à faire aujourd'hui que de nous défendre avec nos poings : pareil recours aux moyens de défense les plus primitifs devrait appartenir à une époque révolue à tout jamais. Voyons uniquement en Jos. Montferrand, aujourd'hui en 1969, le symbole stylisé d'une ère qu'il ne faudrait plus jamais revivre.

JACQUES GOUIN.

x x x

... l'histoire est l'effort par lequel l'homme réussit à prendre conscience de sa propre évolution et, par là même, à mieux se connaître tel qu'il est devenu.

Les barbares de notre temps ont quelquefois prétendu que l'histoire accablait l'homme moderne sous un fardeau supplémentaire, encombrait sa décision de trop de précédents et d'exemples; il ne faut pas se lasser de répéter ... que l'histoire au contraire est l'instrument par lequel l'homme acquiert sa libération à l'égard de son passé.

Henri-Irénée Marrou, **Le métier d'historien.**

QUELQUES NOMS FRANÇAIS DANS L'HISTOIRE DE CHICAGO ET DU MIDDLE-WEST *

Le voyageur qui parcourt les États du centre des États-Unis ne manque pas d'être frappé par les noms français que portent un grand nombre de villes et de municipalités qu'il rencontre en cours de route. Pour découvrir l'origine de ces noms, il suffit de soulever un coin du voile de l'Histoire et de se remémorer cette splendide épopée, écrite par la France en cette terre d'Amérique, dès le XVIe siècle. Après avoir repassé brièvement avec vous la période des grandes explorations, j'aimerais insister plus longuement sur le rôle joué par des Français et même par des Canadiens français dans l'histoire de Chicago et des États avoisinants pour enfin dire quelques mots et citer quelques statistiques sur le nombre de Français et de Canadiens français qui vivent dans le Middle-West, à l'heure actuelle.

L'emplacement de la ville de Chicago, comme l'Amérique elle-même d'ailleurs, doit sa découverte à une cause accidentelle puisque les premiers explorateurs cherchaient tout autre chose lorsqu'ils passèrent près de l'emplacement actuel de cette ville : il suffit de se rappeler en effet qu'à cette époque, et même dès le XVe siècle, on était littéralement hanté par l'idée d'une route vers les Indes; n'est-ce pas Christophe Colomb lui-même qui commit l'erreur initiale lorsque, dans une lettre de février 1493, il désigne du nom d'Indiens, « los Indios », les habitants du Nouveau-Monde qu'il a découverts l'année précédente ?

Cette même hantise d'un passage vers les Indes se retrouve chez Samuel de Champlain, fondateur de Québec en 1608; Champlain, toujours à la recherche de la fameuse route, atteindra les rives du lac Huron en 1617. Et c'est tout à l'honneur de la France d'avoir joint à ses explorateurs quelques missionnaires qui ont répandu les lumières de l'Évangile alors que les découvreurs élargissaient le cercle des possessions royales; et c'est ainsi que nous trouvons des missions établies à la pointe nord du lac Michigan, et cela, dès l'administration de Champlain.

J'aimerais avoir plus d'espace à ma disposition pour donner aux RR. PP. Jésuites tout le crédit qui leur revient, car ils ont été des géants dans le champ des missions indiennes du Middle-West. Je dois malheureusement me contenter de mentionner quelques noms en passant, celui du R.P. René Ménard, qui, arrivé de France au Canada en 1640, fut supérieur de sa communauté aux Trois-Rivières puis envoyé par Mgr de Laval, en 1660, dans les missions indiennes des Ottawa, mot indien qui vient de « adawe » et qui signifie « faire du commerce ». A cette époque, ces Indiens Ottawa, de la famille algonquine, habitaient des régions qui s'étendaient jusqu'à la rive nord-ouest du lac Michigan, et c'est chez cette tribu

* L'auteur de cet article est né près de Grand'Mère, en 1915. Il a fait ses études au Séminaire des Trois-Rivières; il est bachelier ès arts de l'Université Laval et maître ès arts de l'Université de Montréal. De 1945 à 1955, il a enseigné le français et les langues classiques dans divers collèges et universités des États-Unis (en Californie et dans le Centre des États-Unis). Il est aussi l'auteur d'un cinquantaine d'articles qui ont paru notamment dans **L'action Nationale, Culture, Collège et Famille, The Classical Journal, Pen,** etc. Son volume sur l'histoire de la culture classique dans le monde occidental a fait l'objet de comptes rendus élogieux tant au Canada qu'aux États-Unis (**Revue d'histoire de l'Amérique française, Classical Philology, Culture,** etc.). M. Jean-Paul Trudel est maintenant réviseur au Bureau des traductions du Secrétariat d'État, et il habite à Hull.

que le R.P. Ménard prêcha l'Évangile jusqu'en 1661. Le nom du R.P. Ménard appartient donc à l'histoire du Middle-West, où il mourut après s'être égaré dans les forêts du nord du Wisconsin actuel. Un autre père Jésuite, le R.P. Claude Dablon, devint supérieur général de toutes les missions indiennes, poste qu'il occupa de 1671 à 1693, et il fut considéré comme un administrateur de grand style. Nous avons de lui plusieurs Relations. Signalons également les noms du R.P. Claude Allouez, qui aurait baptisé de sa main plus de 10,000 Indiens et prêché à plus de 100,000. La Société historique du Wisconsin lui a élevé un monument et les citoyens de Niles, dans le Michigan, ont dressé une magnifique croix à l'endroit présumé de sa mort, survenue en 1689, au milieu des Indiens Miamis.

Quant au R.P. Jacques Gravier, de la Compagnie de Jésus également, il est reconnu comme le véritable fondateur des missions illinoises et c'est lui qui composa une grammaire de la langue de ces Indiens, grammaire dont le manuscrit original se trouve maintenant à l'Université Harvard.

Parmi les missionnaires jésuites, une place de premier choix revient au R.P. Jacques Marquette. Né en France en 1637, le jeune religieux débarqua à Québec en 1666, c'est-à-dire, à l'âge de 29 ans. Il étudia les langues indiennes aux Trois-Rivières et tout spécialement la langue des Illinois, mot tiré du vocable « illiniwek » qui, dans la langue algonquine, signifie « les hommes » car ces Indiens, au témoignage de Marquette lui-même, étaient beaucoup plus humains que les autres sauvages. En 1672, Marquette fut désigné pour accompagner l'expédition qui partait à la recherche de cette grande rivière dont parlaient tellement les Indiens et grâce à laquelle on espérait secrètement aboutir à la route des Indes. Quelques jours avant mon départ de Chicago, j'avais le grand plaisir de lire le récit du voyage de Marquette, récit que nous devons à la plume du saint missionnaire lui-même. Il y a quelques années, grâce à l'obligeance du R.P. archiviste du Collège Sainte-Marie, j'ai eu le grand privilège de voir de mes yeux le manuscrit original de Marquette, que l'on conserve précieusement dans les voûtes du Collège.

Il est touchant de constater la grande sainteté qui animait ce jeune homme, de santé débile car il mourut à l'âge de 38 ans sur les rives du lac Michigan, lac que Marquette désigne toujours du nom de lac des Illinois. Il est encore plus touchant de lire le récit des derniers instants de ce grand missionnaire, tels que les a décrits le R.P. Dablon dans les Relations des Jésuites. Le nom de Marquette est demeuré très populaire aux États-Unis : une université porte son nom à Milwaukee, dans le Wisconsin, quatre villes américaines s'appellent Marquette, soit dans les États du Michigan, de l'Iowa, du Kansas et du Wisconsin; il y a une rivière et même un chemin de fer du même nom; à Chicago même, il y a une rue, un parc et un monument à la mémoire de ce grand explorateur : de plus, environ 110 maisons d'affaires de Chicago portent le nom de Marquette dans leur raison sociale, depuis les Appartements Marquette jusqu'à une « Marquette cocktail lounge » ! Enfin, suprême honneur, Marquette a sa statue au Capitole de Washington où il figure dans la niche réservée à l'État du Wisconsin.

Au nombre des laïcs qui prirent l'initiative de ces grandes explorations, il convient de mentionner les noms de Jean Nicolet que l'on considère à bon droit comme le découvreur du Wisconsin et qui, dès 1634,

sillonnait les eaux du lac Michigan. Le nom de Nicolet est demeuré célèbre à Minneapolis où le plus grand hôtel de la ville porte son nom, de même qu'une ville du Minnesota.

En un sens, c'est à notre fleuve Saint-Laurent, « au majestueux cours », que nous sommes redevables de toutes ces découvertes et explorations, car les voies fluviales et aquatiques constituaient à cette époque le seul moyen de communication et c'est grâce aux « sentiers humides », pour employer l'expression d'Homère (**hugra keleutha**), si les explorateurs ont pu pénétrer jusqu'au coeur du continent américain.

Un mot maintenant de Pierre-Esprit Radisson, bien connu aux Trois-Rivières où il vécut en 1652 et en 1653. Dès 1655, (d'autres pensent que ce fut en 1659) Radisson et son beau-frère, le Sieur des Groseillers, entreprirent un voyage vers l'Ouest, et il est possible que les deux explorateurs soient remonté jusqu'aux sources du Mississippi, dans l'État du Minnesota. Chose certaine, c'est que la ville de Minneapolis a conservé le souvenir de Radisson, nom que porte un autre hôtel de la ville. Radisson et des Groseillers ont été, à ce qu'on dit, les premiers blancs à visiter le Minnesota.

Une autre ville de ce dernier État, la ville de Duluth, située à la pointe sud-ouest du lac Supérieur, a été ainsi nommée en souvenir du Sieur Daniel Greysolon Du Lhut qui entreprit une expédition vers l'Ouest en 1678, à l'époque de Frontenac, et qui mourut à Montréal en 1710.

Au nom du P. Marquette se rattache celui de Louis Jolliet, chef de l'expédition à laquelle le P. Marquette servait d'aumônier. Ce Jolliet peut être considéré à juste titre comme un Canadien français puisqu'il naquit à Château-Richer, près de Québec, en 1645. Il fit ses études au Collège des Jésuites et reçut même les ordres mineurs. C'est lui que Frontenac chargea, en 1672, d'aller à la recherche du Mississipi, ou « du Père des eaux », signification du mot indien. La petite troupe passa près de l'emplacement actuel de Chicago en septembre 1673, comme le rappelle une plaque dédiée par la Société historique de la ville en 1925 et qui orne l'un des ponts du splendide boulevard Michigan, sur la plus magnifique avenue de la métropole du Middle-West. Le nom Chicago est un mot indien qui signifie « l'endroit des oignons sauvages », plante qui croissait en abondance à l'embouchure de la rivière qui a donné son nom à la ville elle-même. Il y a une ville dans l'Illinois du nom de Jolliet. Tous les historiens sont unanimes à reconnaître en cet explorateur qui n'avait que 28 ans, un chef idéal dont l'on célèbre la sagesse, la bravoure et l'expérience. Le malheur a voulu que les journaux de voyage de Jolliet se perdissent lors du naufrage que fit l'auteur près de Montréal, tandis que les relations de Marquette nous ont été conservées, ce qui explique la plus grande notoriété dont jouit le nom de ce Père Jésuite.

La Salle est un autre nom bien répandu à Chicago. Le grand explorateur construisit un fort dans l'Illinois, en 1679, le Fort Crèvecoeur, dont le site s'élevait près de la ville actuelle de Peoria. On sait que La Salle mourut assassiné en 1685, à la suite d'une mutinerie qui s'éleva au sein de l'expédition. C'est à lui cependant que revint le mérite d'avoir descendu le Mississippi sur tout son cours et d'avoir pris possession de la Louisiane, en 1682. Les habitants de Chicago ont donné le nom de La Salle à une centaine d'établissements commerciaux, et ceux qui voyagent

par chemin de fer entre Montréal et la mégapole du centre américain peuvent faire le trajet à bord du train « La Salle » du National-Canadien. Il y a une ville de La Salle dans l'Illinois de même qu'un hôtel du même nom à Chicago. De plus, La Salle a son monument dans le Parc Lincoln, l'un des plus grands de Chicago.

Le R.P. Louis Hennepin, récollet, faisait partie de l'expédition de La Salle et fut chargé par ce dernier de remonter le cours du haut Mississippi. Hennepin fut le premier à employer le mot Chicago dans un document écrit et il l'épelle d'ailleurs « Checaugou », ce qui semble être une transcription phonétique de la prononciation indienne et plus précisément objibouée. Hennepin parcourut la région de ce qui est aujourd'hui la ville de Minneapolis, région que le R.P. Récollet avait nommée « Les Chutes de Saint Antoine ».

Un autre compagnon de La Salle est considéré comme le véritable fondateur de l'État d'Illinois. Il s'agit d'Henri de Tonty, qui était né en France de parents italiens. Plus aimé et plus souple que La Salle, de Tonty obtint le succès là où son maître avait échoué. La ville de Chicago a gravé le nom de ce grand capitaine sur l'un des monuments qui s'élèvent au bord du lac Michigan, où il est écrit que de Tonty est le représentant typique de l'esprit du Middle-West, esprit qui est fait d'initiative, du goût de l'aventure et qui est épris de vastes espaces et de larges horizons, « Wide open spaces ».

Durant l'hiver de 1698-1699, trois prêtres du Séminaire de Québec visitèrent la mission de l'Ange-Gardien qui avait été établie à Chicago, en 1696, par le R.P. Pinet, jésuite. Ce sont MM. les abbés de Montigny, Antoine Davion et de Saint-Cosme. J'ai pu voir une traduction de la lettre adressée par ce dernier à Mgr de Laval, en date du 2 janvier 1699, et dont l'original se trouve dans les archives du Séminaire de la Vieille Capitale. L'auteur ne tarit pas d'éloges sur la courtoisie et l'hospitalité avec laquelle ils ont été reçus par les RR.PP. Jésuites. Le mot Chicago y est écrit « Chikagu » et le lac Michigan « Missigan ».

Il va de soi que des expéditions de ce genre nécessitaient l'établissement, après coup, de puissants forts dont le but était de consolider les résultats acquis par les explorations. Pour la construction de ces forts, il fallait des ingénieurs militaires et l'un des plus célèbres de ceux-ci fut bien Joseph Gaspard Chaussegros de Léry, lequel, je le soupçonne, doit être l'ancêtre du R.P. Louis C. de Léry, professeur de droit canon chez les RR.PP. Jésuites et professeur de la même matière à l'Université Laval jusqu'en ces dernières années. Le jeune de Léry, un peu comme Pascal, avait des dispositions effrayantes pour les mathématiques : dès l'âge de 13 ans, il sollicita le poste d'assistant ingénieur, qui lui fut d'abord refusé mais qu'on lui accorda lorsqu'il n'avait encore que 17 ans.

En 1739, le jeune ingénieur fut envoyé en Louisiane et il construisit par la suite quelques forts le long du Mississippi. Il fut blessé au siège des Plaines d'Abraham, en 1759, où il combattait aux côtés de Montcalm. Après la cession du Canada à l'Angleterre, de Léry et son épouse Louise Martel de Brouague, firent un voyage en Angleterre où ils furent présentés au roi George III, lequel aurait déclaré en voyant Madame de Léry : « Madame, si toutes les Canadiennes sont aussi jolies que vous, je crois que j'ai fait une conquête vraiment merveilleuse en devenant souverain

du Canada. ». Joseph Gaspard Chaussegros de Léry fut plus tard conseiller législatif et il fut inhumé sous la cathédrale-basilique de Québec. Ses neuf journaux de voyage se trouvent dans les archives de Québec et d'Ottawa.

Lors du Traité de Paris, en 1763, qui consacrait la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre, il y avait environ 3000 Français et Canadiens français dans l'Illinois. Pour clore l'époque des explorations, mentionnons en dernier lieu le nom de Julien Dubuque, né le 10 janvier 1762, à Saint-Pierre-les-Bacquets, en face de Batiscan. Dubuque est le premier blanc à s'être établi dans l'Iowa, où une ville porte son nom et où un monument a été élevé à sa mémoire. Le premier évêque de la ville fut Mgr Loras, missionnaire venu de France où il avait été condisciple de classe de Jean-Marie Vianney, qui allait devenir le saint Curé d'Ars. Le Collège Loras, dans la ville de Dubuque, contribue à perpétuer d'aussi glorieux souvenirs.

Si maintenant nous laissons l'époque des grandes découvertes pour examiner l'histoire plus récente de Chicago et des environs, nous ne manquerons pas de découvrir plusieurs noms français et même canadiens-français. La ville de Saint-Louis, dans le Missouri, avait été fondée par Pierre Laclède, en avril 1764, en l'honneur de Louis IX, le saint Louis des Croisades

A Chicago même, j'ai relevé les noms de dix Beaubien dans l'histoire de la ville. Le plus célèbre d'entre eux est sans contredit Jean-Baptiste Beaubien, né à Détroit en 1780 et que l'on croit avoir été le descendant d'un des membres de l'expédition de La Salle, un siècle plus tôt. Ce monsieur Beaubien vint à Chicago dès 1806 où nous le trouvons engagé dans la traite des fourrures. Il fut nommé colonel en 1830. Un historien américain ne manque pas de remarquer que ces Canadiens français étaient des gens d'une endurance et d'une activité extraordinaires. A 68 ans, notre ami Beaubien prit une troisième femme dont il eut quatre enfants qui s'ajoutaient aux 13 autres issus de mariages antérieurs. La Société historique de Chicago a érigé une plaque en souvenir de Jean-Baptiste Beaubien, plaque que nous pouvons voir sur l'un des murs de la bibliothèque municipale, sur le boulevard Michigan, et dont voici une traduction : « C'est ici que Jean-Baptiste Beaubien, le second citoyen de Chicago, eut sa maison de 1817 à 1845 et où il vécut en compagnie de son épouse Josette La Framboise. Ce Beaubien mourut à Naperville, dans l'État d'Illinois, en 1863, à l'âge de 75 ans. »

Un autre Canadien français, Pierre Ménard, était né, en 1766, à Saint-Antoine-sur-le-Richelieu. Il fut député au parlement de l'Indiana et devint le premier lieutenant-gouverneur de l'Illinois, en 1818. Il fut père de dix enfants, à qui Thérèse Godin et Angélique Saucier donnèrent naissance, en deux mariages successifs; ce monsieur Ménard fut toujours considéré comme le type du parfait gentilhomme. Sa statue fut placée au parlement de l'Illinois, à Springfield, en 1888.

Les Messieurs de Saint-Sulpice comptent aussi quelques prêtres dans l'histoire du Middle-West. Outre MM. de Casson et de Galinée, qui accompagnaient La Salle en 1669, nous trouvons à Chicago, en 1821, l'abbé Richard et, en 1830, M. l'abbé Badin. Ce dernier fut le premier prêtre catholique ordonné aux États-Unis, et M. l'abbé Richard est le seul prêtre qui ait fait partie du Congrès américain, à Washington.

Lors de sa visite de 1830, M. l'abbé Badin célébra plusieurs baptêmes, entre autres ceux des enfants de Jean-Baptiste Beaubien dont il vient d'être question. Ce n'est qu'en 1833 que Chicago eut son premier prêtre résident, en la personne de M. l'abbé Irénée-Marie Saint-Cyr. J'ai pu lire à Chicago un photostat de la pétition par lequelle les premiers citoyens de la ville s'adressèrent à l'Évêque de Saint-Louis et sollicitaient la faveur d'avoir un prêtre en permanence sur les lieux, et j'ai remarqué les noms de plusieurs Canadiens français sur ce document historique : veuillez bien noter que chaque signataire de la pétition fait suivre son nom du nombre de ses enfants :

Jean-Baptiste Beaubien, 14 enfants
Joseph La Framboise, 7 enfants
Jean Pothier, 5 enfants
Pierre Le Clerc, 4 enfants
Alexandre La Framboise, 4 enfants
Claude La Framboise, 4 enfants
Léon Bourassa, 3 enfants
Mark Beaubien, 12 (23 en tout) enfants
Jean-Bapt. Brodeur,
Antoine Saint-Ours, 1 enfant
J.B. Durocher, 1 enfant
Louis Chevalier, etc.

M. l'abbé Saint-Cyr reçut l'hospitalité gratuite, durant un an, à l'hôtel de Mark Beaubien, frère de Jean-Baptiste, et l'un des plus célèbres aubergistes des débuts de Chicago. Une plaque à la mémoire de M. l'abbé Saint-Cyr se trouve érigée à l'heure actuelle sur l'église des RR.PP. Paulistes, dans la partie commerciale de Chicago, rue Wabash.

Une autre ville du Middle-West, Milwaukee, la plus grande ville du Wisconsin, située à 80 milles au nord de Chicago, eut pour fondateur et premier maire M. Salomon Laurent Juneau, né à l'Assomption, près de Montréal, en 1793. Un Canadien français également fut maire de Los Angeles en Californie, M. Prudent Beaudry. Ce monsieur Juneau posséda une fortune qui fut évaluée jusqu'à 100,000 dollars, somme considérable pour l'époque. Ce fut un grand homme au physique et au moral (il mesurait 6'4"), et il a laissé à sa mort, survenue en 1856, de nombreux terrains à l'Église, entre autres celui où s'élève aujourd'hui la cathédrale de Milwaukee. Un parc de Milwaukee porte son nom de même qu'un comté du Wisconsin.

Signalons aussi le nom de M. Arthur Mathias Beaupré, dont le père, né au Canada, émigra à Jolliet, dans l'Illinois, en 1838. Ce monsieur Beaupré fut admis au Barreau de l'Illinois vers 1875 et fit partie du service diplomatique des États-Unis durant quinze ans : il fut ministre de son pays auprès du gouvernement de l'Argentine avant de représenter son gouvernement aux Pays-Bas et au Luxembourg. M. Beaupré mourut à Chicago, en 1919.

Avant de terminer, j'aimerais énumérer quelques noms que j'ai relevés au hasard dans divers ouvrages consacrés à l'histoire de Chicago : j'ai remarqué entre autres les noms de Brouillette, Deschamps, Bienvenu, Bertrand, Gauthier, Jobin, Vien, Boyer, Hamelin, Lalime, Cardin, Bureau, Dubois, Bourbonnais, Hamelin, Le May etc. Une municipalité située tout

près de Chicago et qui constitue l'un des plus beaux quartiers résidentiels porte le nom de Wilmette, en souvenir d'un certain monsieur Ouilmette, Canadien français d'origine. Un autre quartier s'appelle Kinzie et porte le nom d'un Anglo-canadien né à Québec et qui était le fils d'un chirurgien britannique

J'ai fait allusion, au début de cet article, aux nombreux noms français que l'on rencontre en voyageant dans le Middle-West. Qu'il suffise de mentionner ici, dans l'**Illinois** : les villes de Des Plaines, la Grange, Lisle, Bourbonnais, Saint Joseph, Prairie du Rocher; dans l'**Iowa** : Des Moines, Lamotte, Le Claire, Dubuque, Fayette; dans le **Michigan** : Belleville, Bellevue, Grosse Pointe, Détroit, Nadeau, Rivière Rouge, Saint-Ignace, Saint-Jacques; dans le **Wisconsin** : Belmont, De Père, Fond du Lac, Eau Claire, Juneau, Radisson, Racine; dans le **Minnesota** : Beaudette, Dumont, Frontenac, Hamel, La Porte, Nicolet; dans l'**Indiana** : Clermont, Dubois, Joliet-ville, La Fontaine, La Porte, Terre Haute, Orléans, Vincennes, Versailles, etc, etc, : ne sont-ce pas là autant de preuves bien vivantes que les Français et les Canadiens français ont laissé leurs marques dans le Middle-West puisque la toponomastique en constitue un éloquent témoignage ? Il y a, aux États-Unis, 3000 toponymes français : noms de villes, rivières, montagnes, etc.

Si, de plus, nous consultons l'annuaire téléphonique de la ville de Chicago, nous ne tardons pas à découvrir des centaines de noms qui sonnent bien comme ceux de chez nous : les Baril, Baribeau, Benoît, Bourassa, Beaudry, Beauregard, Léger, Groulx, Duplessis, La Rose, Frégeau, Trudel, Beauchemin, La Tulippe, et une foule d'autres, abondent à Chicago. D'après certaines recherches que j'ai faites et des chiffres que j'ai puisés surtout dans le volume de M. Brebner, professeur d'histoire à l'Université Columbia de New-York, volume intitulé **The Mingling of the Canadian and American Peoples** et consacré à la fusion qui s'opère lentement entre les Canadiens et les Américains, d'après les statistiques de M. Brebner et d'autres que j'ai vues citées dans des registres paroissiaux, je ne croirais pas exagéré de dire qu'il doit y avoir, à l'heure actuelle, à Chicago, plus de 60,000 Américains d'origine canadienne-française. On sait que la grande métropole du Middle-West s'est développée par bonds prodigieux : la petite bourgade qui comptait à peine 300 âmes, en 1833, à l'époque du premier prêtre résident, M. l'abbé Saint-Cyr, était passée à une population de 110,000, trente ans plus tard, à 500,000 en 1880, à 1,700,000, en 1900 pour atteindre environ 5 millions et demi à l'heure actuelle si l'on tient compte de la population totale de Chicago et des municipalités environnantes. Il se parle aujourd'hui une quarantaine de langues, à Chicago, et les 42 associations ethniques et nationales qui s'y rencontrent attestent bien le caractère fortement cosmopolite de la Reine du Middle-West américain. Dès 1890, il y eut un exode considérable de Canadiens français vers Chicago, et l'on estime à plus de 25,000 le nombre des nôtres qui s'y dirigèrent, en trois ans seulement, entre 1890 et 1893 exclusivement. Dernièrement encore, je voyais dans un journal le nom de M. l'abbé Ernest Paquin, curé de Terre-bonne, dans le Minnesota, cousin de MM. les abbés Denis et Emile Clément, respectivement chancelier du diocèse des Trois-Rivières et procureur du séminaire du même endroit. M. l'abbé Paquin naquit dans la région de Maskinongé et émigra dans le Middle-West de même que 8,000 autres Canadiens français qui furent

attirés, dès 1883, par les mines du lac Supérieur et de l'État du Minnesota. Le cardinal Léger mentionnait, dans une causerie, que sa grand-mère maternelle repose dans le cimetière de Crookston, petite ville du Minnesota.

Que conclure maintenant de toutes ces considérations, sinon que le rêve apostolique de Marquette s'est plus que réalisé puisque Chicago compte aujourd'hui plus de 1,800,000 catholiques et plus de 500 églises et chapelles. A Pâques, en 1953, j'avais l'avantage de voir à la télévision la messe pontificale célébrée par Son Éminence le Cardinal Stritch, cérémonie qui était relayée par le meilleur réseau de la ville, ce qui prouve bien l'influence qu'y exercent les catholiques. La ville a comme maire un catholique, M. Kennely, qui en est à son deuxième mandat. Que conclure également sinon que l'élément français a joué dans l'histoire de Chicago et du Middle-West en général un rôle de premier plan, et ne nous est-il pas permis de ressentir une bien légitime fierté au souvenir de ces illustres missionnaires, explorateurs et conquérants, car n'est-il pas vrai que nous appartenons, nous aussi, à cette race de preux et de héros (« tou kai gar genos esmen », disait S. Paul aux Athéniens, dans son discours sur l'Aréopage), à cette race de preux et de héros sans le courage, la sainteté et l'initiative desquels l'Amérique tout entière ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui ? Et ma joie est grande lorsque je vois à mes côtés un fils de cette glorieuse Compagnie de Jésus dont les membres ont joué un rôle si capital dans le Middle-West et qui continuent toujours à marcher sur les traces de Marquette, leur illustre devancier. L'Université Loyola, de Chicago, dirigée par les RR. PP. Jésuites compte plus de 8,000 étudiants qui leur viennent de plusieurs pays du monde.

Et, comme mot de la fin, ne pourrions-nous pas tout résumer en appliquant à l'élément français le vers de Lucrèce :

« Et quasi cursores vitae lampada tradunt »,

« Et comme des coureurs, ils transmettent les flambeaux de vie », du fait que les nôtres, à l'instar du coureur antique, ont été des porteurs de flambeaux puisqu'ils ont apporté dans ces vastes territoires les lumières de la foi et de l'Évangile de même que les premiers bienfaits de la culture et de la civilisation.

Bibliographie

Andreas, A.T., **History of Chicago,** 3 volumes, 1884 et sq., (cf. les documents originaux reproduits aux pages 1-70 du 1er vol.).

Brebner, John Bartlet, **The Explorers of North America, 1492-1806,** New York, The Macmillan Company, 1933.

Brebner, John Bertlet, en collaboration avec Marcus Lee Hansen : voir plus bas sous Hansen.

Brouillette, Benoît, **La pénétration du continent américain par les Canadiens français.**

Encyclopaedia Americana, s.v. Illinois, Iowa, Indiana, Minnesota, Michigan, avec les cartes et les listes de noms de villes et de municipalités.

Encyclopaedia Britannica, s.v. Chicago, Illinois, etc, etc.

Dictionary of American Biography, s.v. Beaupré, Dubuque, Gravier, Joliet, La Salle, Marquette, Ménard, Allouez, Radisson, Groseillers, Deléry, Léry (de), etc., etc., Dablon etc.; (Under the auspices of the American Council of Learned Societies : New York, Charles Scribner, 1928-1944).

Buck, Carl Darling, **A Sketch of the Linguistic Conditions of Chicago,** The University of Chicago Press, 1903.

Gilbert, Paul et Bryson, Charles, **Chicago and its Makers,** 1833-1929, Chicago, Felix Mendelson Publisher, 1929 (voir les reproductions de Marquette et de Jolliet, pp. 3 et 5; mort de Marquette et son éloge, p. 8; photo de Mark Beaubien, frère de Jean-Baptiste, p. 605).

Hamilton, Henry Raymond, **The Epic of Chicago,** New York et Chicago, Willett, Clark and Company, 1932.

Haydon, James Ryan, **Chicago's True Founder, Thomas J.V. Owen,** Printed privately for the author, Owen Memorial Fund, Lombard, Illinois, 1934 (renferme de nombreux documents originaux, par ex. Univ. de Notre-Dame et les entretiens Badin-Owen, pétition adressée à l'Évêque de Saint-Louis et M. l'abbé Saint-Cyr, etc.).

Hensen, Marcus Lee, (prepared by John Bartlet Brebner), **The Mingling of the Canadian and American Peoples,** New Haven, Yale University Press, 1940; (à Toronto, Ryerson Press).

Kirkland, Joseph, **The Story of Chicago,** Chicago, Dibble Publishing Company, 1892, 2 vol. (voir surtout les six premiers chapitres, pp. 1 à 56; photo du monument de La Salle au début; photo de M. l'abbé Saint-Cyr, p. 127).

Lanctôt, Gustave, **Les Canadiens français et leurs voisins du Sud,** Yale Univ. Press.

Masters, Edgar Lee, **The Tale of Chicago,** New York, G.P. Putnam's Sons, 1933.

Mitchell, Harley Bradford, **Historical Fragments of Early Chicagoland,** Chicago, s.d..

Parkman, Francis, Oeuvres complètes, passim, surtout les premiers volumes.

Pierce, Besse Louise, **As others see Chicago,** 1673-1933, The Univ. of Chicago Press, 1933; Relation de Marquette, hiver 1674-1675 et lettre de M. l'abbé de Saint Cosme).

Pierce, Besse Louise, **A History of Chicago, vol. 1, 1673-1848; vol. 2, 1848-1871,** Chicago, 1937.

Quaife, Milo M., **Chicago and the Old Northwest,** 1673-1835; **Chicagou,** Univ. of Chicago Press, 1933, ouvrages bien documentés;

Tessier, Albert, Mgr., **Explorateur français du continent américain.**

Thwaites, Reuben Gold, Ed., **The Jesuit Relations and Allied Documents,** Cleveland, The Burrows Brothers, 1900 (Vol. LIX, 1673-1677 renferme les Relations de Marquette et une photo de sa statue à Washington en frontispice) : texte français et anglais.

JEAN-PAUL TRUDEL

Hommage aux traducteurs de la région Hull-Ottawa

Il faudra bien un jour retracer dans le détail l'histoire de ces obscurs tâcherons des lettres canadiennes qu'on appelle traducteurs, et qui semblent avoir proliféré surtout dans la région Hull-Ottawa depuis au moins un siècle. Il est, en effet, question de retracer cette histoire pénible mais exaltante à la fois pour ceux qui croient en la survie et en l'épanouissement du français dans ce coin-ci de l'Amérique du Nord, à l'occasion du 50e anniversaire de fondation en 1920 de l'Association technologique de française, —dont l'action se poursuit sous le nom d'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario,— qu'on célébrera à l'automne de 1970.

D'ici là, peut-être pourrions-nous signaler toutefois à l'attention de nos lecteurs un document inédit qu'un pur hasard a bien voulu nous faire tomber entre les mains. Après avoir échappé à un incendie à la Bibliothèque du Parlement d'Ottawa, ce document nous a été donné par M. Maurice Boildieu, bibliothécaire, qui le tenait lui-même de M. Joseph de la Broquerie Taché (père du juge Alexandre Taché), ancien bibliothécaire du Parlement d'Ottawa vers les années 1925.

Ce document versifié (on écrivait beaucoup en vers à l'époque... si ce n'est contre tous, du moins à propos de tout!) fut rédigé en novembre 1924 à l'occasion d'une fête organisée par l'Association technologique de langue française d'Ottawa en l'honneur de MM. Arthur Beauchesne, greffier adjoint de la Chambre des communes, et Francis Audet, archiviste et historien, qui venaient d'être admis à la Société Royale du Canada. Dans ce documents on notera que le ciselé de la forme le dispute à la finesse du fond. Mais lisons plutôt :

TRADUIRE

A mes confrères les Traducteurs :

Amis, dans cette enceinte où règne l'harmonie
Pour saluer, ce soir, la Plume et le Génie,
Je veux, en ce moment de sincère gaîté,
Lever bien haut mon verre et boire à la santé
Du traducteur soigneux, compétent et fidèle
Dont le travail m'inspire et me sert de modèle;
De l'humble traducteur, bon enfant, inconnu
Et d'un monde jaloux trop longtemps méconnu.
Je veux qu'en tous les lieux où la clarté peut luire
L'on sache bien enfin ce que c'est que traduire !
Traduire, c'est peiner sur un texte où les mots
N'ont pas toujours l'éclat des chatoyants émaux;
Où la forme indécise et trop souvent revêche
Vous prend un ton de cour, d'espiègle ou de pimbèche;
Où le verbe parfois, inconsidérément,
Est veuf de son sujet ou de son complément;
Où la phrase boiteuse, ou trop courte ou trop longue,
A l'air d'un carré rond dans une boîte oblongue;
Puis en saisir le sens, le pétrir, le forger
Pour en faire, à la hâte, un beau texte étranger.

Traduire, c'est aussi se pencher sur un texte
Où le besoin d'écrire a servi de prétexte
A l'auteur impotent essayant de vains pas
Dans un sentier ardu qu'il ne connaissait pas.
Traduire, Dieu merci ! c'est encore autre chose.
Puisqu'à tous les rosiers on peut cueillir la rose,
C'est goûter le bonheur de prendre un texte anglais
Et, sur un papier blanc, le coucher en français !
C'est pourquoi je déclare, et j'ai l'âme attendrie,
C'est un peu travailler pour sa chère patrie.
Traduire, c'est trouver au mot d'un document
Le mot qui correspond, en français, pleinement,
Afin que son auteur, en le lisant, comprenne
Que la version traduite est bien, ainsi, la sienne.
C'est chercher à refaire, après l'avoir compris,
L'ordre que l'écrivain met dans ses manuscrits.
C'est éprouver la joie ineffable et bien pure
De lire un beau travail dont la superbe allure
Sait vous faire admirer, tout en cherchant le mot,
La langue de Gladstone ou bien de Longfellow.
C'est respecter la langue et sa pure syntaxe
Afin que le lecteur, en nous lisant, ne taxe
Notre travail de grave et noire obscurité
Où le style souffrant est par trop maltraité.
C'est mettre sur la page où notre front s'incline
Le mot qui fait image ou la phrase câline.
Traduire, c'est scruter le sens intime et pur
D'un document aride, incomplet et obscur,
Et c'est même parfois mettre une âme légère
Dans un vieux corps trop lourd, d'origine étrangère.
C'est réveiller l'Histoire au fond des parchemins
Afin que sa lumière éclaire nos chemins.
Traduire, c'est enfin, quand la tâche est finie,
Sentir au fond de l'âme une émotion bénie.
Et puisqu'en ce pays, aux termes des traités,
Sont traduits les Débats, les Lois, les Arrêtés
En la langue française, entre toutes jolie,
Traduire, c'est forcer, d'une façon polie,
Le roi des fiers Anglais, Irlandais, Écossais,
Quand il s'adresse à nous, à le faire en français !
Assis à ce banquet où l'estime convie
Les joyeux compagnons d'une agréable vie
Pour fêter deux héros qui de notre métier
Ont porté le drapeau sur un sommet altier,
Artisans du labeur où la langue évolue,
Traducteurs, coupe en main, je bois et vous salue !

Ottawa, le 15 novembre 1924.

Louis Joseph Chagnon

* Père du vice-recteur de l'université d'Ottawa, M. Maurice Chagnon, Ph.D.

Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec, aux Trois-Rivières, le 7 juin 1969

Photo : Jean Normandin, Cap-de-la-Madeleine (Québec)

Conseil exécutif de la Fédération pour 1969. De g. à d.: Me Rodolphe Fournier, directeur (Société historique de la vallée du Richelieu); Mlle Marie-Antoinette Fouché, directrice (Société historique de Saint-Jérôme); Me Léo Leblanc, président sortant (Société historique de la vallée du Richelieu); Dr Conrad Godin, président (Société d'histoire régionale de la Mauricie); Jacques Gouin, 1er vice-président (Société historique de l'ouest du Québec); Mlle Marcelle Brossard, trésorière (Société historique du lac Saint-Louis); M. Raymond Douville, sous-secrétaire du Québec et conférencier au congrès; M. J.-Raymond Denault, secrétaire (Société d'histoire de l'Île Jésus); M. Émile Latrémoïlle, directeur (Société historique de Vaudreuil-Soulanges). Le 2e vice-président, le Dr Gérald Aumont, de la Société historique de Montréal, ne figure pas sur la photo.

Extraits de la conférence de M. Raymond Douville, sous-secrétaire du Québec, d'après LE NOUVELLISTE, des Trois-Rivières — 9 juin 1969.

Le sous-secrétaire de la province, qui est aussi écrivain et historien, a fait un rapprochement entre les sociétés d'histoire générale et ce que Daniel-Rops appelait les Académies des provinces de France.

Daniel-Rops disait que l'intérêt majeur de ces Académies provinciales est de scruter avec minutie des questions qui intéressent directement la province où elles sont débattues. « L'histoire, notamment, doit beaucoup aux recherches de tant et tant d'académiciens locaux qui passent des mois, des années, à dépouiller des archives pour éclaircir des points qui peuvent paraître des détails, mais qui, en définitive, replacés dans le cadre de la grande histoire, sont souvent historiques, géographiques ou scientifiques et qui se font en partant de travaux et de détails qui en établissent sûrement les bases ».

« De nombreux points d'histoire ont été élucidés par de patients chercheurs locaux et régionaux, qui se sont penchés sur des documents inconnus ou ignorés. Bien souvent ces trouvailles changent le cours de l'histoire ».

Notes, nouvelles et projets

A tous les jeunes de la région, voici l'appel que lance notre président :

« Pour atteindre ses objectifs, notre Société historique compte beaucoup sur la jeunesse de l'ouest du Québec, c'est-à-dire sur tous les jeunes d'âge ou de coeur. Être jeune, n'est-ce pas avant tout avoir de l'idéal, vouloir transformer son milieu pour que chacun y soit plus heureux et plus fier d'y vivre ? Eh bien, c'est ce genre de dynamisme que la Société historique de l'ouest du Québec recherche pour ses cadres. C'est cet esprit qu'elle voudrait créer dans notre région. Un dynamisme et un esprit qui nous éviteront les erreurs et les faiblesses du passé, nous vaudront des institutions stables marquées au coin de notre personnalité, nous donneront un centre universitaire, nous enseigneront les vertus de l'étude et du travail, imprimeront à notre économie une impulsion irréversible, feront fleurir chez nous une nouvelle littérature régionale, nous apprendront à aimer plus intensément le magnifique territoire où nous vivons. L'histoire nous enseigne que, pour durer, un peuple doit organiser avec prévoyance son vouloir-vivre collectif et savoir évoluer sans répudier ses lignes de force. De tels propos paraîtront sans doute vieillots à ceux qui croient que vivre sa vie, c'est renier toutes les valeurs du passé, n'accepter aucune discipline, s'étourdir par les stupéfiants, conduire à 100 à l'heure et se f... de tout le monde. A mon sens, afficher un tel anarchisme, un tel mépris de l'ordre, c'est **faire** du vent et non **être** dans le vent. Si tout va bien, j'ai l'intention de proposer à notre société d'établir une section où les jeunes gens et les jeunes filles de 20 à 25 ans pourraient s'exprimer et former un milieu d'étude et d'action. Je n'en dis pas davantage pour le moment. Notre société s'applique à comprendre les angoisses et les espoirs de la jeunesse. Elle suit avec intérêt ses initiatives, tel par exemple le projet des 16 élèves du collège Saint-Alexandre de Limbour, qui entreprennent cet été, à rebours, l'expédition de d'Iberville. Nos meilleurs voeux les accompagnent ! »

x x x

Décidément, les Raftsmen de l'Outaouais sont plus que jamais à l'honneur cette année. En effet, non seulement le Festival des Raftsmen en est-il à sa troisième année consécutive de succès toujours grandissant, mais un jeune homme d'affaires de Hull, M. Bernard Pelletier, vient d'ouvrir une « Taverne des Raftsmen », sur le boulevard Saint-Raymond, qui promet de remporter un aussi grand succès. Conçue et décorée par le grand artiste Georges Ayotte, maintenant de Hull, qui s'est inspiré de quelques idées suggérées par notre Société, cette nouvelle taverne-restaurant atteste surtout une chose : son propriétaire a eu l'intelligence de créer quelque chose d'authentiquement canadien-français, donc de plus attrayant pour les touristes ... américains ! A d'autres de suivre son exemple, et les touristes affluéront à Hull. Bonne chance donc au Festival et à la Taverne des Raftsmen.

x x x

Lors du congrès annuel de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec, tenu aux Trois-Rivières le 7 juin dernier, la Société historique de l'ouest du Québec était représentée par : M. et Mme Ephrem Boudreau, M. et Mme Jacques Gouin, M. et Mme Jean Laplaine et M. et Mme René-L. Ménard.

En plus de recueillir des objets et documents pour notre Musée, — ouvert au public depuis le 15 juin,— nous aurons en montre d'ici l'automne une reproduction sur écorce de bouleau authentique de la fameuse complainte de Cadieux, que seuls les savants folkloristes américains semblaient apprécier jusqu'ici. Cette stylisation artistique de la plus célèbre légende de l'Amérique du Nord, qui a pris naissance dans l'Île du Calumet, à 70 milles à l'ouest de Hull, sera réalisée par Georges Ayotte, et sera en montre au Musée de l'Outaouais dès la fin de l'été.

x x x

Tous les membres en règle de la Société historique de l'ouest du Québec pourront désormais se prévaloir du privilège de consulter sur place, sur simple présentation de leur carte de membre, dans une salle du Musée de l'Outaouais, les quelque cent revues historiques que nous avons reçues gratuitement du Québec, du Canada, de France, du Royaume-Uni et des États-Unis, à l'occasion de notre Exposition d'histoire régionale tenue les 23, 24 et 25 mai dernier à la Bibliothèque municipale de Hull.

Le Musée de l'Outaouais

Photo : CCN

Comme nos membres et nos amis le savent, nous avons ouvert le musée le dimanche 15 juin à midi. Nous l'avons inauguré officiellement le 24 juin, en la fête nationale des Canadiens français. Le public y sera accueilli tous les mardis, jeudis et dimanches, de 12h. à 17h. de l'après-midi, jusqu'au 15 septembre prochain.

Pour administrer ce musée et le développer, nous avons obtenu une somme très valable de la C.C.N. Nous avons aussi reçu, du ministère des Affaires culturelles du Québec, une subvention qui nous permettra d'étendre notre activité et de publier quelques livraisons de notre revue **Asticou.** Nous rappelons ici qu'un don municipal nous avait aidé, l'an dernier, à financer un numéro de cette revue. Au nom de notre société, nous tenons à réitérer ici aux représentants de ces trois autorités nos sincères remerciements.

Pour enrichir le Musée de l'Outaouais, nous comptons beaucoup sur l'intérêt de la population. Nous accepterons volontiers les dons de personnes qui auraient des documents, des photographies ou des objets historiques à nous confier. Si donc nos lecteurs veulent bien nous faire cadeau de tels documents, photos ou objets, ils voudront bien signaler 777-9405 le mardi, le jeudi ou le dimanche, de 12h. à 17h. ou nous écrire à l'adresse suivante : Société historique de l'ouest du Québec, Musée de l'Outaouais, Case postale 7, Hull (Québec).

Société historique de l'ouest du Québec

BUTS :

a) étudier et faire connaître l'histoire de l'ouest du Québec;

b) recueillir, classer et conserver tous ouvrages, documents et objets se rattachant à l'histoire de la région;

c) exercer, dans les limites de ses capacités, des pressions auprès des municipalités de l'Ouest du Québec en vue de l'érection de plaques ou monuments commémoratifs, et de l'aménagement de musées d'intérêt historique régional;

d) publier sous forme de cahiers le résultat de ses travaux et ainsi stimuler la recherche et l'intérêt public à l'égard de l'histoire régionale;

e) collaborer avec les municipalités de l'ouest du Québec dans le domaine toponymique et touristique.

SPHÈRE D'ACTION :

La Société historique de l'ouest du Québec exerce son activité surtout dans les sept comtés suivants du Québec : Témiscamingue, Pontiac, Hull, Gatineau, Labelle, Papineau et Argenteuil. Toutefois, rien ne l'empêche de s'intéresser à l'ensemble du territoire québécois et canadien.

SIÈGE SOCIAL :

Hull, métropole de l'ouest du Québec.

Avis de cotisation

Nota : La cotisation comprend l'abonnement à **Asticou**

1.—Membre ordinaire	$5.00	
2.—Membre nouveau	$5.00	
3.—Membre de soutien	$10.00	et plus
4.—Membre bienfaiteur	$25.00	et plus
5.—Membre à vie	$75.00	et plus

Veuillez adresser votre chèque ou mandat de poste à :

Maître René-L. Ménard, notaire
Trésorier
Société historique de l'ouest du Québec
Musée de l'Outaouais
Parc Jacques-Cartier
C.P. 7
Hull (Québec)

S.H.O.Q.

Nom .....

Adresse .....

Tél. : Domicile .....

Bureau .....

Occupation .....

Cotisation : 1) Membre ordinaire ☐ 2) Membre nouveau ☐
3) Membre de soutien ☐ 4) Membre bienfaiteur ☐
5) Membre à vie ☐

Imprimerie Progrès de Hull